

Lecture :

Lacan aimait les paradoxes. Cela fait partie de ce que nous, nous aimons chez lui. À la question posée lors d'une assemblée de l'École freudienne de Paris « Comment définiriez-vous votre rapport à Freud ? » il répond après le long silence d'usage : « Je définirais mon rapport à Freud comme de l'ordre du transfert négatif ». Vous connaissez sans doute cette anecdote qui court parmi les lacaniens et qu'il nous est déjà arrivé d'évoquer ici, au Cercle (il me semble que c'est de Jean-Jacques Blévis que je la tiens).

En quoi consiste donc ce transfert négatif caractérisant le rapport de Lacan à Freud ? Je crois qu'il a peu de choses à voir avec je ne sais quel affect de détestation, je ne sais quel envers de l'amour. Il s'agit d'autre chose. Ce que Lacan qualifie de « transfert négatif », c'est son transfert de lecteur, un transfert qui soutient un certain type de lecture, qu'on pourrait appeler, pourquoi pas : « lecture lacanienne », celle, peut-être, qu'il faudrait parvenir à adopter pour être lacanien, de la bonne façon.

Le lien entre lecture et transfert négatif, Lacan lui-même l'établit. Vous vous souvenez de ce moment du séminaire *Encore* où, s'en prenant à Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, auteurs d'un petit ouvrage critique très argumenté contestant « L'instance de la lettre dans l'inconscient », Lacan avance : « *C'est un modèle de bonne lecture au point que je regrette de n'avoir jamais obtenu, de ceux qui me sont proches, rien qui soit équivalent* ». Sans doute dans le cas de ces deux auteurs Lacan pense-t-il être lu « *avec les plus mauvaises intentions* », avec un amour « *dont... la doublure dans la théorie analytique n'est pas sans devoir être évoquée* ». Mais l'essentiel n'est pas dans les intentions, bonnes ou mauvaises qui accompagnent la lecture. Il réside dans le rapport au texte et au savoir qu'on lui suppose.

Alors, où se situe cette négativité du transfert qui fait de Lacan un bon lecteur, un lecteur « de la bonne façon » ? Ce n'est pas, je le répète, du côté de l'amour ou de son envers qu'il faut chercher ; bien plutôt, me semble-t-il dans un mouvement qui procède de la coupure et produit de la coupure. Voilà le négatif du transfert. Comme beaucoup d'autres, l'image quelque peu amphigourique du « soc tranchant » s'est émoussée avec le temps et avec l'usage répétitif qui en a été fait. Cela ne doit pas nous faire oublier pourtant que c'est sur le mode de la coupure qu'opèrent les instruments conceptuels que Lacan invente, comme autant d'outils qui permettent un certain type de frayage. Lacan coupe dans le texte freudien. Il trace des lignes, des frontières, établit des points de recoupement. Il discrimine, rejette, élimine, redistribue. RSI, le Nom-du-Père, les quatre discours, les jouissances, les nœuds etc... quelque soit ce qui s'élabore, c'est toujours au texte de Freud que ces concepts s'appliquent, avec ce texte qu'ils se construisent, et contre lui, afin d'en donner une lecture structurée produisant des significations nouvelles, parfois assez éloignées de leur sens initial immédiat.

On pourrait montrer comment chaque invention conceptuelle de Lacan part de ce qu'avance Freud, et y revient, pour subvertir un texte qu'elle ne lâche pas, et qui ne la lâche pas. C'est en cela que consiste ce que Lacan a appelé son « retour à Freud ». Non

pas du tout dans une démarche d'exégète qui consisterait à nous donner avec exactitude la signification de ce qu'a « voulu dire » Freud - même si c'est parfois ce qu'affirme Lacan - mais dans un mouvement interprétatif qui donne une orientation au texte freudien et à l'expérience de l'analyse elle-même. J'avoue que j'aime beaucoup l'expression « orientation lacanienne » pour qualifier le frayage par Lacan de l'invention freudienne, et plus généralement la manière d'envisager l'expérience de l'analyse telle que Lacan la conçoit. On doit cette expression, me semble-t-il, à Jacques-Alain Miller, quelqu'un à qui nous ne nous référons pas très souvent au Cercle. Reconnaissons lui la pertinence de la trouvaille. Quoi qu'il en soit, cette orientation est le résultat de la négativité qu'exerce Lacan sur Freud, sur le texte de Freud, négativité d'une lecture qui consiste à séparer ce qui est freudien chez Freud de ce qui ne le serait pas.

Lacan pense toujours avec et contre, avec et contre Freud d'abord, mais également avec et contre les très nombreux auteurs auxquels il fait référence, de Platon à Joyce en passant par Gide et Claudel, sans parler de tous ceux qu'il ne cite qu'implicitement, ou qu'il évoque sans leur faire l'honneur de les nommer. Et de ce point de vue on perçoit comment la lecture procède d'un double mouvement de supposition/dé-supposition du savoir. Supposition, bien sûr puisqu'on prête au texte une certaine valeur de vérité, dé-supposition dans la mesure où la lecture telle que Lacan l'envisage ne se laisse pas enfermer dans un sens qui serait donné de manière immédiate, ou qu'il s'agirait d'extraire de manière univoque. Elle transforme la signification du texte, lui donne d'autres acceptions et décolle le lecteur de ce qui s'en présente comme le sens manifeste. C'est ce double mouvement de supposition/dé-supposition qui permet l'invention. On l'aura évidemment perçu, ce double mouvement est celui-là même qui oriente le procès d'une analyse et la pratique de l'analyste : la supposition du savoir est nécessaire pour que l'hypothèse de l'inconscient soit posée (pardon du pléonasm) et pour que la parole puisse être adressée. Mais quand quelque chose s'invente dans l'analyse c'est dans la mesure où le savoir supposé a été subverti et où on a pu se déprendre de ce savoir toujours déjà là, autrement dit quand une certaine négativité a pu s'exercer.

Laïcité :

La négativité du transfert qui caractérise le mouvement de retour à Freud porte sur la théorie évidemment, et sur la clinique si tant est qu'on puisse les envisager de façon distincte. La rigueur de sa lecture structurale accentue nettement la distinction, déjà présente chez Freud, entre les registres (perversion, névrose, psychose). Elle rend plus nette les différences au risque de laisser de côté tout un pan de la clinique difficile à appréhender avec le ternaire désaveu, refoulement, forclusion.

Cette négativité porte aussi sur la pratique, et sur la conception lacanienne de l'acte analytique, et de l'analyste comme étant celui qui s'autorise. S'autoriser c'est, en principe, pouvoir se dégager de tout mimétisme, se couper de tout ce qui pourrait faire procédé, modèle, identification, direction, et en cela se séparer de tout ce qui peut venir occuper une place de savoir référentiel. De ce point de vue le mouvement de l'analyste qui s'autorise en se coupant du savoir - là encore, transfert négatif - reproduit celui de Freud qui invente la psychanalyse en ne cessant d'insister sur ce qui la distingue de la religion, de la philosophie, de la médecine. La négativité lacanienne prolonge et accentue ce mouvement séparateur en coupant la psychanalyse de la psychologie, en montrant en

quoi, contrairement à ce qu'énonce explicitement Freud l'analyse ne saurait s'inscrire dans le discours de la science, en proposant enfin une écriture du discours analytique qui en donne la spécificité.

Qu'il soit question de la pratique ou de la théorie, mais aussi de la clinique, il s'agit toujours, d'autonomiser la psychanalyse comme discipline à part entière, discours spécifique, mais aussi, et surtout de l'instituer dans un mouvement de séparation qui la rend inassimilable à quelque savoir établi que ce soit. C'est là que se situe la laïcité foncière de l'invention freudienne, bien au-delà des débats concernant la pratique par les non-cesti ou les non-cela, et Lacan n'a de cesse de radicaliser cette négativité laïcissante.

Lacaniens ?

Les quelques remarques qui précèdent permettent me semble-t-il, de déduire ce que pourrait signifier « être lacanien ». On pourrait déjà au passage se demander s'il est souhaitable de se revendiquer tel. Je dois dire que pour ma part cela ne va pas de soi. « Être freudien » et « être lacanien », cela ne résonne pas à mes oreilles de la même façon. Il y a dans cette dernière expression une connotation identificatoire, sinon identitaire, pouvant assez vite virer au signifiant constitutif d'une foule. Cette connotation me paraît absente quand je me dis freudien. Est-ce parce que Lacan a fait pour nous le travail de séparation et de structuration qui nous permet de saisir plus précisément ce que signifie ce qualificatif, « freudien » et qui évite un rapport adhésif à Freud, qui nous permet d'être fidèles à Freud sans constituer pour autant un ensemble, ou une assemblée de fidèles ?

Alors qu'est-ce donc que se vouloir, « lacanien » ? Sans doute s'agit-il d'être un « freudien orienté » : un lecteur qui suit les linéaments tracés par les concepts de Lacan, qui lit selon certaines découpes les textes de Freud, mais aussi le texte qui s'écrit dans chacune des analyses dont il a la responsabilité.

Mais cela laisse en attente une question : comment se situer vis à vis de Lacan quand on se veut un freudien orienté ? Évidemment pas en cherchant, en une sorte de mouvement mimétique, à reproduire, à redoubler, par rapport à lui la démarche qui est la sienne vis à vis de Freud. Mais peut-être en parvenant à adopter à son endroit un transfert de lecteur : cette forme particulière de transfert négatif, suffisamment négatif, qui permet de dire et d'écrire avec ce qu'il dit et écrit, plutôt que de chercher à saisir ce qu'il a voulu dire. Un transfert qui suppose le savoir au texte, mais qui peut suffisamment le dé-supposer pour parvenir à penser à partir de ce texte plutôt que de penser comme lui.

Ce mouvement du supposition/dé-supposition pourrait permettre de se déprendre d'un certain type de fascination sidérée par le sens, fascination paradoxalement redoublée quand celui-ci ne s'impose pas à l'évidence. Avouons que de ce point de vue Lacan ne nous a pas beaucoup aidés. Le style de ses écrits, sa façon de ne jamais expliciter son propos, de supposer évidents des débats, des notions, des références, connus de lui seul, sans parler de l'extrême complexité de textes comme *Litturaterre* ou *L'étourdit*, a sans doute le très grand avantage de nous éviter l'illusion de l'évidence, l'adhésion immédiate à une signification qui s'imposerait spontanément. Cela permet comme il le dit souvent d'éviter l'évidence et de nous obliger à un travail ardu. Mais paradoxalement cela produit aussi une sorte de sidération fascinée par ce sens qui se diffracte et échappe toujours. C'est cette sidération fascinée qui est de nature à engendrer des mouvements d'amour et de haine. C'est elle qui suscite une sorte de transfert adhésif à la théorie (et à l'homme) ou de rejet

radical. Elle favorise également ce qu'on pourrait appeler un transfert exégétique au texte, j'entends ce transfert qui cherche à dégager ce qu'il veut dire, plutôt que ce qu'il nous dit. Sans parler bien sûr de l'instauration d'une cléricature, effet de ce transfert exégétique, constituée par ceux qui sont supposés plus avertis, à même d'éclairer les ignorants.

Le bon transfert, entendons le transfert négatif... juste assez, ce « négative enough transference », serait celui qui nous permettrait de parvenir à un certain type de laïcité par rapport au texte de Lacan, permettant d'en faire l'usage qui convient. Reconnaissons que cela ne va pas de soi....

Lacaniens associés :

Tout ce que j'ai avancé jusqu'à présent laisse de côté une question qui nous concerne au premier chef en tant que me, et qui fait l'objet de notre réunion d'aujourd'hui : au-delà du rapport singulier que chacun peut établir et entretenir à l'œuvre de Lacan peut-on définir et spécifier une « politique lacanienne » du Cercle freudien ?

Pas question de prétendre traiter cette question en quelques minutes. Elle implique l'association dans son ensemble, et demande tout un travail qui pourrait se prolonger lors de prochaines rencontres semblables à celle-ci. Je m'en tiendrai à une question qui demanderait à être élaborée.

Notons déjà que le transfert négatif tel que je l'évoquais, ce transfert négatif... juste assez, est précisément celui sur lequel s'est constituée notre association. Le Cercle freudien est né de la coupure. Il a été fondé par certains de ceux qui refusaient ce qui se mettait en place après la dissolution de l'E. F. P. au nom de Lacan, et semble-t-il avec son aval. On notera au passage – petite remarque incidente - que la dénomination choisie : « Cercle » n'était pas vraiment lacanienne. Elle se situait, je le suppose, en référence au cercle de Vienne ou à celui de Prague. En tout cas les fondateurs n'ont pas opté pour le « topologiquement correct ». Là aussi ils se sont séparés. Ils ne se sont pas nommés « Le tore freudien » ou le « cross-cap freudien » (petite suggestion d'intitulés pour ceux qu'une scission tenterait). Le Cercle s'est donc constitué dans la coupure, mais en adoptant résolument la perspective de l'enseignement de Lacan, en ne lâchant rien de cet enseignement, ni de son ambition quant à la transmission de l'expérience freudienne. Je vous renvoie à ce sujet au texte *Le Cercle freudien association de psychanalyse* qui se trouve sur la page de présentation du site¹.

Nous nous situons donc clairement dans le sillage de l'enseignement de Lacan. Mais à partir d'un pari risqué puisqu'il s'agit de soutenir le discours analytique et la singularité de l'acte en essayant d'inventer et de mettre en œuvre une structure institutionnelle originale. Il s'agit de se démarquer, plus peut-être qu'un certain nombre d'autres associations, du modèle universitaire et du modèle ecclésial ou militaire. S'en démarquer mais en instaurant une coupure avec le modèle d'école qu'il propose lui-même. Voilà le pari. Ce modèle d'école imaginé par Lacan était censé se situer au plus près des enjeux de l'analyse et de l'analyste. Il était supposé en adéquation avec la « communauté d'expérience » rassemblant les analystes. Il reposait sur la mise en jeu de deux inventions le Cartel et la Passe. Le Cercle a laissé ces deux inventions de côté peut-être parce que leur mise en

¹ « De l'École Freudienne de Paris le Cercle a gardé l'exigence du retour à Freud et le frayage de ce retour par les avancées lacaniennes ».

pratique avait été quelque peu détournée de ses objectifs initiaux à la fin de la défunte École freudienne. Peut-être aussi pour d'autres raisons, qu'il serait intéressant de reprendre. Notre pari, reposait sur l'effet créatif de la coupure, sur l'hypothèse qu'un mouvement de circulation, qui sait tourbillonnant (pour reprendre les propos de Lacan au moment de la dissolution), pouvait se produire entre nous pour que le discours analytique continue de se transmettre, à l'intérieur, et à l'extérieur du Cercle. Bref, il misait sur la mise en jeu d'un « transfert de travail » qui ne soit plus vectorisé par la personne de Lacan ni d'aucun substitut, mais qui soit suffisamment affirmé pour que la communauté d'expérience prenne la pas sur les forces centrifuges. C'est sur le principe d'un tel transfert de travail, « négatif... juste assez » comme il se doit, que reposait le modèle du « cadavre exquis » organisant les mercredis, mais aussi peut-être le lien de travail en général : prendre la parole en prenant appui sur celles et ceux qui avaient précédé, avec et contre ce qu'ils avaient pu dire.

Dirions-nous qu'aujourd'hui au Cercle nous tenons ce pari, ce pari lacanien fondateur ? Si oui, comment ? Je vous laisse les questions, à reprendre si nous voulons poursuivre.

*

**